

Abstract. *A Childhood under Pif's Spell. For many generations born on the wrong side of the Berlin Wall, from the sixties onwards until the last decades of the 20th century, „Pif” – the French magazine of comic strips – represented a breath of fresh air, a wind of freedom from the West, a window to the wider world, towards a magic universe of possible and impossible adventures.*

„Pif” was every child's dream and hope to travel abroad, to understand the Universe and its diverse people, white, red, yellow, black or blue-green like the aliens in the humorous vision of the cartoonists.

„Pif” gave free rein to the juvenile fantasy of many that are now mature, or dare I say even senior citizens today.

I must confess that I owe my basic speaking and general knowledge of French, not to mention my first notions of visual fine arts education, to the comic strips of „Pif” and its predecessor, „Vaillant”. It is there that I first learnt about the American West, Native Americans, and cowboys, I came across sheriffs and trappers, Davy Crockett and Buffalo Bill, Red Cloud, Geronimo and Sitting Bull.

And curious enough, the childhood spell didn't vanish; later I developed a more academic interest in the field, I wrote a book and many studies, articles, literary and visual art reviews about the American West and my cowboys childhood heroes.

Keywords: *Vaillant, Pif, comic stripes, American West, Indians, cowboys.*

Pour plusieurs générations, avec, en tête, celle des années 50 et jusqu'à celle née pendant la dernière décennie du XX^e siècle, *Pif*, le périodique français de bandes dessinées, a représenté la bouche d'air occidental et la fenêtre largement ouverte vers le monde, vers l'univers des contes et des aventures possibles et impossibles. *Pif* était l'espoir, la perspective et l'aspiration

L'ENFANCE SOUS LE SIGNE DE PIF OU MES CONFESSIONS SUR LA FAÇON DONT JE SUIS DEVENU *VAILLANT**

Adrian-Silvan Ionescu

de chaque enfant de voyager, de connaître l'Univers et ses gens, qu'ils soient blancs, rouges, jaunes, noirs ou verts-bleus tels que les extraterrestres dans certains dessins humoristiques de la revue. *Pif* a mis des ailes à l'imagination juvénile à beaucoup de ceux qui, aujourd'hui, sont en pleine maturité ou sénescence.

Seul celui qui a été abonné à une publication étrangère peut comprendre les émotions et les joies vécues chaque semaine ou chaque mois à la réception de la publication préférée ! Or, pour un enfant, l'attente et la curiosité sont encore plus dur à supporter que pour un adulte ! Jeudi c'était le grand jour où arrivait la revue, avec le facteur, enveloppée en plastique, une rareté pour ces temps-là ! On l'ouvrait fébrilement, on la feuilletait hâtivement, avant de s'occuper des leçons, afin de se faire une idée sur le contenu et savoir les rubriques auxquelles on allait se dédier pendant les heures de repos. Evidemment, tandis qu'on faisait son travail scolaire, la pensée volait toujours vers la revue. Et, assez souvent, les problèmes de mathématique ou la composition pour la langue roumaine étaient expédiés ou même totalement négligés, pour parcourir, le plus

* Communication présentée au Colloque National *L'enfance roumaine : archives, mémoire, patrimoine*, Institut d'Histoire „N. Iorga”, 10 oct. 2014.

tôt possible, les aventures d'un des héros aimés qui évoluait dans ces pages.

J'appartiens à la génération *Pif*, et ce petit chien sympathique fut l'un de mes plus chers amis d'enfance jusque très tard, dans mon adolescence prolongée. C'est vrai, j'appartiens au premier échelon de l'édition de *Pif*, plus précisément, à la première revue de la série *Vaillant*. J'avais déjà commencé à former ma culture française orale et mon éducation plastique visuelle à l'aide des bandes dessinées d'un volume en carton, cadeau du Père Noël, reçu à l'âge de 2 ans, en 1954, dont les héros étaient *Placid et Muzo*, un ours et un renard anthropomorphisés, qui avaient le comportement de véritables bourgeois français. Les textes écrits dans de petits ballons blancs flottant au-dessus des personnages étaient en vers et les dessins étaient signés Nicolaou (plus exactement Jacques Nicolaou), auteur qui, selon mon père, était un Roumain établi à Paris, même si, ultérieurement, j'ai appris qu'il n'avait aucune relation avec notre pays, même lointaine, mais qu'il s'agissait d'une coïncidence entre son nom et un nom commun, local. Ce fut mon livre de chevet jusqu'à 4 ou 5 ans, lorsque d'autres publications sortirent, avec des personnages sympathiques, comme le petit chevreau *Roudoudou* et l'ourson *Riquiqui*, et à 7 ans, le très cher nain *Pipolin*, dont les aventures étaient groupées dans des albums très élégants, avec une excellente illustration. Ma douce maman, qui maîtrisait parfaitement la langue française, me lisait les textes, chaque après-midi, avant la sieste. J'aimais tellement certains dialogues, au point de les savoir par cœur. Tout au long de la journée, pendant les pauses entre les jeux, je feuilletais aussi, tout seul, ces albums. J'avais commencé à comprendre assez bien le français, grâce à une bonne oreille. Je garde encore ces albums – *Placid et Muzo*, sans couvertures, évidemment, – ramassés quelque part, dans la maison et conservés tel un précieux trésor d'une enfance heureuse, éclairée par ces belles pages colorées, pleines d'humour et de sagesse, aussi.

J'ai appris beaucoup plus tard que ces publications étaient éditées par le trust Vaillant, fondé en juillet 1946, par quelques membres du Front Patriotique de la Jeunesse, l'aile jeune du Parti Communiste Français. Et c'est toujours à cette époque-là que j'allais apprendre qu'en fait, le créateur de ces animaux toujours prêts à rigoler était l'espagnol C. Arnal, père de beaucoup d'autres personnages emblématiques pour les revues de bandes dessinées françaises. L'initiale C. venait de son prénom, Cabrero, que presque personne ne connaissait, pas même ses collègues de rédaction.

Pendant ma première année d'école, j'ai reçu, cette fois-ci, de Père Nicolas, je pense, la collection intégrale de 1958 de la revue *Vaillant*, joliment liée dans un tome imposant, *in quarto* (Fig. 1). La revue avait les dimensions d'un journal et était imprimée sur cette sorte de papier bon marché et périssable. Là, j'ai retrouvé *Placid et Muzo*, aussi bien que de nouveaux personnages amusants tel que le doux chien *Pif*, constamment irrité par le maléfique matou *Hercule* (qui avait toujours sur son museau un emplâtre rouge, en croix), sous les yeux tolérants de leurs maîtres, *Tonton César César*, toujours la tête aux nuages et la grande et colérique *Tata* (pour conformité, tante *Agathe*), des types créés par C. Arnal qui, avec le temps, furent également repris par d'autres dessinateurs comme, par exemple, *Roger Mas* (Fig. 2) – qui signait constamment *R.mas* – ou *Motti*. D'autres figures comiques impliquées dans des histoires burlesques étaient *A. Bâbord* et *Père O.K.*, *Nanar*, *Jujube* et *Piette*, *Group-Group* ou les excentriques et les toqués locataires de *La Pension Radicelle*. Des situations conflictuelles sur le fond d'époques historiques données – qui offraient au dessinateur *Jean Cézard* de multiples possibilités de démontrer ses vastes connaissances d'architecture civile et militaire, de navires, d'histoire du costume et des mentalités du Moyen Âge, de la France de la Restauration, des mers du sud hantées par les pirates ou de l'Ouest Sauvage, admirablement synthétisées pour la caricature, sans perdre les essences étaient résolues par des méthodes propres,

particulièrement ingénieuses et hilaires, par *Arthur, le fantôme justicier*. (Je me demande si Caspar du film homonyme n'est pas inspiré d'Arthur?). Il y avait encore plusieurs autres bandes dessinées avec toutes sortes d'aventures, dans les forêts vierges africaines avec Luc et Jori (*La patrouille de la jungle*), à l'Orient, avec Nastratin Hogeia (*Nasdine Hodja* pour les Français), au Moyen Âge avec le viking Ragnar ou avec Yves le Loup, entre des indiens et des *trappers* avec Davy Crockett, au monde des gangsters et des détectives américains contemporains, avec Jacques Flash, Dynamite Rousse et de l'aviation

avec le pilote Bob Mallard. On trouvait les revues, assez irrégulièrement, au débit de journaux et de tabac. Mais il était plus avantageux de procurer les volumes liés de la collection annuelle. Je crois que mon père avait trouvé une source et il avait acheté plusieurs volumes en même temps, tout en conservant quelques uns pour d'autres occasions (anniversaires, jours du nom). Mais moi, tout en cherchant dans des endroits interdits, je les trouvais et, seul et hors de vue, je les feuilletais avidement, en attendant, fébrilement, le moment où on allait me les offrir. J'avais commencé à lire tout seul et presque tout comprendre.



Fig. 1 – La couverture de „Vaillant”, nos. 695-706/1958.



Fig. 2 – R. Mas, Pif et Cie, page de la revue „Vaillant”.

C'est dans ces revues-là qu'une rubrique très bien documentée et illustrée est parue, *La véritable histoire du Far West*, (Fig. 3) dont l'auteur était un spécialiste important dans l'éthnographie et l'histoire américaine, René Thévenin (1877-1967), un vénérable qui, dans son enfance, avait vu Buffalo Bill et son spectacle dans lequel on présentait la

conquête de l'Ouest. Cette série m'a donné le goût pour cette zone lointaine où les aventures étaient assurées. Je suis devenu très passionné sur le sujet des indiens et la revue m'offrait toutes sortes d'informations utiles sur la manière dont on peut se faire une *tepee*, un calumet, une couronne en plumes pareille à celle des chefs des

Grandes Prairies, des mocassins ou d'autres ornements indiens. C'était, je crois, une mode parmi les enfants français, aussi, quant à de tels sujets et... objets. J'ai mis en pratique la plupart des suggestions de confectionner des pièces vestimentaires. Donc, très vite, j'ai eu mes mocassins, taillés du cuir le plus fin d'un élégant sac à main de ma mère, datant d'une autre époque, une couronne de chef (pour laquelle j'ai prié mes parents d'en acheter la matière première, un dindon pour le dîner du Nouvel An, en dépit du fait que moi, je ne mange pas de la viande de volaille), un collier en griffes d'ours modelées en terre glaise procurée de l'atelier de sculpture de l'École de Beaux-Arts que je fréquentais depuis la V^e classe. Vêtu de ce costume de chef indien, j'ai pris part à un carnaval des pionniers à l'Athénée de la Jeunesse, en 1964, et je fus distingué par un prix d'originalité (Fig. 4, 5). En commençant par le numéro 1022 du 13 décembre 1964, on publie une nouvelle série, "sérieuse", *L'Aventure Indienne*, dont l'auteur était toujours Thévenin qui signait avec son pseudonyme, très inspiré, dû à son âge avancé – 87 ans – Sachem au Scalp Blanc¹ (Fig. 6). L'auteur était très aimé par les petits et ses conseils sur les artefacts indiens étaient impatiemment attendus. Au *Courrier de Pif*, poste de la rédaction, un lecteur de Pontoise, Christian Szalenic, demandait, en novembre 1964, des informations sur le vrai nom de John Wayne et s'intéressait sur l'absence de Sachem au Scalp Blanc du numéro 1000 de la revue. Pif l'assurait que, dans peu de temps, les lecteurs auront une agréable surprise de la part du sachem, allusion voilée à la série qui allait débiter². Thévenin, conservateur au Musée d'Histoire Naturelle et romancier assez célèbre, avait signé, en 1928, l'un des plus remarquables ouvrages sur les indiens américains, jamais élaboré par un européen, *Mœurs et histoire des Peaux-rouges*³, en bénéficiant de la collaboration d'un dessinateur qui avait exécuté les planches en couleurs, Paul Coze.

La série a bénéficié d'illustrations très réussies, leur qualité rappelant les toiles d'un

Frederic Remington, Charles M. Russel ou d'autres peintres américains inspirés par l'épopée de l'Ouest, dont je n'avais pas encore entendu parler à cette époque-là, ni d'eux, ni de leur œuvre. (Fig. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14) Ces illustrations provoquaient l'intérêt par leur plasticité particulière et la valeur artistique intrinsèque, loin de toutes les autres illustrations de la revue, caractérisées par l'abondance des détails et parfois une moindre attention à la composition. Elles étaient, d'ailleurs, sur une page entière et en couleurs. Malheureusement, aucune de ces admirables planches n'était signée. Il est bien possible que l'auteur ait été Jean Marcellin, collaborateur constant de la revue, spécialisé en sujets western traités d'une manière réaliste. Mais il y avait également d'autres images dans le même style accompagnant des nouvelles qui se passaient dans l'Ouest et où, à la place de l'auteur, apparaissait : Illustration Agence Intergraph.

A la même époque, à la télévision française, débutait une série de 26 épisodes qui allaient être diffusés du 24 septembre jusqu'au 24 décembre 1964, intitulée *Les Indiens* et tournée en Camargue, une zone de Provence pareille aux prairies américaines, où l'on pratiquait l'élevage des chevaux et des grands cornus et où les habitants agissaient comme des cowboys. Le film était né de l'initiative d'un passionné collectionneur d'objets indiens et grand admirateur des indigènes américains, Robert Mottura, qui avait une ferme dans cette région, qu'il avait mise à la disposition de l'équipe du film, aussi bien que les costumes et les ornements nécessaires aux acteurs et aux figurants locaux. On faisait une bonne réclame à ce film dans la revue⁴. (Fig. 15) Peu après, la compagnie de chocolat Kohler a commencé à offrir aux acheteurs enfants *Tous les héros du film télé Les Indiens*: (Fig. 16, 17) dans chaque paquet il y avait l'un des personnages du film, en carton coloré, qu'on pouvait placer dans une composition conforme à l'action de la série, sur un fond spécifique et entre des tentes coniques (les tepees)⁵. On peut facilement imaginer

combien je voulais au moins l'un de ces paquets de chocolat qui offrait comme bonus des chefs et des guerriers indiens !

Mais il n'y avait personne qui puisse m'apporter cela de France, car on n'avait pas de parents ou d'amis là-bas.

La véritable histoire du FAR-WEST

RÉSUMÉ. — La méthode méthodique des Indiens indiennes se poursuit. La construction d'une voie ferrée à travers la Prairie ouverte de coupe la route de migration des Bisons. Hanga-Rouge, le grand chef des Sioux, s'en alarme.



L'INTRUVE DE FORT LARAMIE

Hanga-Rouge proteste contre la construction du chemin de fer à travers les territoires de chasse des Indiens. Il est accompagné pour se disculper avec le gouverneur par le capitaine de la 10^e R. M. au Fort Laramie. Le grand chef des Sioux refuse d'y consentir. Hanga-Rouge, accompagné de toute sa famille, s'installe sur le bord d'un village indien. Il commence à parler aux représentants du gouvernement qui l'accompagnent. Il dit que les Indiens ne veulent pas la guerre, qu'ils sont prêts de vendre leurs terres et les animaux et qu'ils toujours considèrent comme une chose étrange de vendre le sang des Bisons. Mais ce qui est encore plus étrange et déplorable est la présence des hommes et des animaux quand, au village, manque depuis des jours la viande de bison et que les femmes s'agitent toute la nuit.



SURPRISE SUR LA VOIE FERRÉE

La construction de la ligne ferroviaire se poursuit avec une grande rapidité. Pour protéger les ouvriers et les machines qui y travaillent, le colonel et son commandant ont fait venir de Fort Hare, un nouveau et puissant fort, qu'on appelle Fort Kearney. Malgré la vigilance exercée, les ouvriers de la voie se trouvent un matin surpris par une centaine de bisons sauvages à l'improvise d'un bois épais. Les Indiens se précipitent à tuer les bœufs. Après quoi, ils les transportent avec leur force le lendemain soir. C'était le premier acte de Hanga-Rouge, mais il ne fut pas isolé. Plus tard, un second acte de son fort attaqué par les Indiens qui tuèrent deux hommes, en blessèrent d'autres et s'emparèrent des chevaux.

PHILATÉLIE

J'AIMAIS, en guise de mot, lire, nous a déclaré :

— Je connais déjà les timbres à surface ou, si l'on peut dire, les timbres-cadeaux, que l'on apporte à l'étranger dans des lettres adressées sur le bord des collections. Mais il y a aussi les timbres-taxe. Je sais qu'ils servent à payer les lettres affranchies, mais je voudrais que vous m'expliquiez comment fonctionne le système.

— Les timbres-taxe sont à l'origine, destinés à remplacer le port de. Vous savez que l'on payait les frais de port à la réception de la lettre avant l'invention du timbre-poste ou même de l'apparition de celui-ci, on put diminuer les tarifs postaux car les frais se trouvaient fortement diminués. Il y eut plus de ports de taxes pour le remboursement et il y eut sur tout moins de lettres lueses pour compte.

— Cependant, on garda le système du paiement à la réception pour ceux qui ne voulaient pas employer le timbre port payé. Une vignette spéciale, dite timbre-taxe, servait au facteur la somme à recevoir, double du tarif qu'on aurait dû payer d'avance.

— Aujourd'hui, les timbres-taxe ne servent plus qu'à payer les oublis des correspondants étrangers, à compléter les affranchissements insuffisants, particulièrement quand la lettre ou le colis dépassent le poids normal. La somme à payer est toujours le double de celle qu'on aurait dû payer au départ ou de la somme manquante.

— D'autre part, on se sert encore des timbres-taxe pour recouvrer les frais de garde à la poste restante.

— Je me demande si je dois les collectionner. Ça ne sont pas des timbres-poste véritables.

— Pourquoi pas ? Ils ont tous les caractères des timbres ordinaires.

— Ils ne sont pas très jolis, en général.

— En effet, ils ont gardé dans de nombreux pays l'aspect de vignettes administratives à un chiffre entouré d'inscriptions, le plus souvent. Cependant, certains États ont modernisé leurs timbres-taxe. C'est ainsi que ceux des colonies françaises sont assez jolis que leurs timbres-poste. En 1953, Monaco a émis une très jolie série de timbres-taxe triangulaires représentant les moyens de transport. Ces timbres valent aujourd'hui cinq fois leur valeur d'émission au plus.

— Il y a aujourd'hui des amateurs de timbres beaucoup plus discutables : ils se postent ou rempostent, et ajoutent à des cours d'instruction, voire vignettes pour le paiement des communications téléphoniques. Collectionnez les timbres-taxe, Jeannet, ce sont de vrais timbres.

Claude CHAPRONT.

"JE NE DIRAI PLUS UN MOT"

Tandis que le chef Sioux parle, le colonel Farrington entre dans la salle de réunion. Il regarde avec intérêt le chef indien et les représentants du gouvernement qui se trouvent dans la salle. Hanga-Rouge et ses hommes, il déclare que toutes ces personnes sont indiennes et indiennes les hommes. Le vice versa sera contraire. Le chef indien demeure quelques instants silencieux. Puis il dit : « Hanga-Rouge veut parler de paix. Mais ces hommes n'y ont rien fait pour moi. Il est venu pour prendre la tête de son cheval. C'est bien de ne dire plus un mot. » En prononçant ces paroles, il frappa de sa main ouverte la table de son siège. Par la suite, il a discuté cette déclaration solennelle. Le grand chef Hanga-Rouge sort du fort sans avoir ouvert la bouche. Finalement, il a pris parti pour la résistance.



EXPÉDITION PUNITIVE

Pendant tout l'été et l'automne, les Sioux continuèrent la guerre. Les parties du colonel Farrington s'élevèrent à 150 fois et on eut grand nombre de blessés. En pratique, tout conseil dirigé vers le fort était attaqué et les vivres commencent à manquer. Un certain capitaine Farman se présente à Farrington : « France, mon grand village indien, lui dit-il, et je traverse tout le territoire indien. Il parle de fort le matin du 6 décembre 1860, à la tête de trois escadrons de cavalerie, sous une pluie battante qui avait transformé, en peu d'heures, le sol en terrain de boue. Il était accompagné d'un essaim de la garnison indienne, le capitaine Brown qui, au moment de se mettre en marche, avait crié aux soldats : « Interdites-vous comme vous voulez, garçons, mais laissez-moi la capture de Hanga-Rouge ! » Navi, les soldats avaient répondu par un formidable hurrah.



Le samedi prochain : LE PLATEAU DE LA MORT.

quels qu'il existe trois sortes de plumes : les **révères** (plumes qui ramont celle des ailes), les **rectrices** (qui dirigent, plumes de la queue) et enfin les **plumes**

de la **couverture d'aile**.

Pour identifier vos découvertes, ne manquez pas d'aller visiter les moules (qui possèdent des spécimens soignées) et les pensionnaires vivants du zoo de votre ville. Vous pouvez également trouver dans le dictionnaire Larousse des planches et couleurs, page tous les oiseaux.

Je vais vous donner quelques indications. Par exemple, les plumes du géral sont rayées de bleu, celles du charbonnet sont jaunes et noires, celles des traquets et du rougicoucou sont rouges, et avec toutes ces couleurs vous pouvez décorer très joliment votre collection.

Prenez soin de coller vos spécimens sur un petit rectangle de papier que vous laissez sécher sur la base de la

hampes avec un peu de colle forte. Votre bagne de coller sera d'une autre couleur que vos plumes et que vos petites queues utilisées pour coller les bords de hampes.

Et, pour terminer votre page, vous dessinerez un joli titre de couleur avec le nom de l'oiseau.



révère **rectrice**
d'aile

Fig. 3 – [René Thévenin], La Véritable histoire du Far West, en „Vaillant” No. 738.



Fig. 4 – L’auteur en costume indien, participant à un bal des pionniers, 1964, photo Ioachim Naumescu.



Fig. 5 – L’auteur et son ami, Gheorghe Gheorghîțescu, pendant une cérémonie indienne, 1966, photo Ioachim Naumescu.



Fig. 8 – Illustration à l'article *Apacheria terribissime*, en „Vaillant” no. 1037/28 Mars 1965.



Fig. 9 – Illustration à l'article *Indomptables?*, en „Vaillant, le journal de Pif” no. 1040/18 Avril 1965.

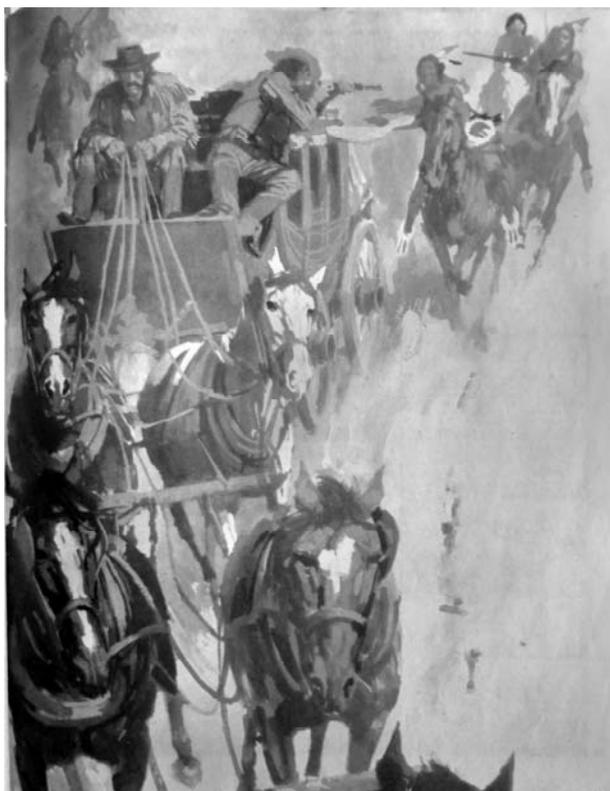


Fig. 10 – Illustration à l'article *La grande révolte des plaines*, en „Vaillant, le journal de Pif” no. 1041/25 Avril 1965.



Fig. 11 – Illustration à l'article *A poings nus contre les loups*, en „Vaillant, le journal de Pif” no. 1043/9 Mai 1965.



Fig. 12 – Illustration à l'article *Échec aux armées blindés*, en „Vaillant, le journal de Pif” no. 1045/23 Mai 1965.



Fig. 13 – Illustration à l'article *La victoire indienne de Little Big Horn River*, en „Vaillant, le journal de Pif” no. 1047/6 Juin 1965.



Fig. 14 – Illustration à l'article *L'âge d'or*, en „Vaillant” no. 1024/27 Décembre 1964.

... qui possédait un ranch en Camargue et il a... la région parisienne le club Orénda, qui... actuellement vingt Français passionnés... pour la vie indienne. Ces gens se retrouvent... pour de longues randonnées à cheval,... sous la tente, font la cuisine à l'indienne... Ce qui est sans doute pour eux une... de se respecter.

... ont un jour d'utiliser les connaissances de... l'Inde. C'est l'acte de naissance du film... « Les Indiens », dont le tournage a nécessité plus de... de centaines de troupeaux de 100 chevaux et des... « déguisés » en blancs. Le metteur en... « Pierre Vaillant » a réuni 500 émulations... Le film a été tourné en Camargue... les costumes, les tentes et les objets... ont pour la plupart des pièces de collections... Robert Motture, qui tient le rôle du père... Certains costumes, car il en fallait aussi... indiennes. Le saut de la vérité a été... très loin. Vous pourrez voir cuire le viande et... comme cela se faisait dans les tribus... en 1860.

... 20 épisodes seront commentés en français, Mito, Wany et les autres acteurs parleront la... langue de leur tribu. Leurs attitudes, leurs gestes... mêmes seront également aussi près que possible. Par exemple, on sait que l'Indien désignait un objet... avec son pouce et non pas avec son index. Abaissez... les mains croisées vers le sol signifiait que la mort... était tombé bientôt. De vous voyez dans le film un... Indien porter sa main en visière sur son front, sachez... qu'il parle ainsi d'un « Village blanc », car le blanc... porte un chapeau. Si il trace une ligne sinueuse sur le... sol avec son doigt, c'est à une rivière qu'il pense. Vous connaîtrez ainsi beaucoup mieux les coutumes... des Indiens dont la vie n'est pas seulement faite de... processions guerrières ou même sportives, mais aussi... de traditions ancestrales.

Les Indiens respectent la parole donnée, ils ne... transigent pas sur les questions d'honneur. Leur... amitié ou leur haine est éternelle.

RENCONTRE AVEC LES CHERCHEURS D'OR

CHACQUE épisode sera une histoire indépen-... dante, mais vous retrouverez chaque semaine... les mêmes personnages. Mito et Wany, bien... entendu, mais aussi Nô-Nô, l'amie de Wany... et Tanka son père.

chasse, car la région est devenue inhabitable. Vous... saurez enfin en guerre contre les tribus voisines... qui leur ont volé des chevaux, recueillir une jeune... fille blanche qui se réfugie dans leur tribu et affronter... le dieu des Blancs, car la jeune fille a été enlevée... d'eux les blancs fera connaissance avec les Blancs. L'un d'eux leur vendra des fusils. Vous les verrez... essayer un puits de pétrole et le défrayer, car creuser... la terre avec des machines leur sertait un sacrilège. Vous les verrez rencontrer des chercheurs d'or et... trouver stupide cette folie du métal jaune, ou essayer... des coups de feu contre eux, qu'ils n'approchent... en course d'un convoi de cow-boys. Vous assisterez... au grand festin du chef indien. Vous verrez Wany... partir chercher Mito blessé dans les collines. Vous... verrez Mito passer au grand galop, soulever une... pierre d'aube en l'attrapant par sa ceinture, ou... tirer à l'arc et abattre sa proie sans révéler sa course.

C'est la première fois qu'une femme indienne aura... un rôle aussi important. En effet, Wany sera un... chercheur à lire l'étoile de Mato, l'étoile des autres guer-... riers. Cela est moins conforme à la réalité, mais pour un... SUITE DE L'ARTICLE PAGE 47



Fig. 15 – Claude Sinval, *Sur votre écran «Les Indiens»* - Le chef de la tribu voisine rend visite au camp de Kanka, en „Vaillant”. no. 1010/20 Septembre 1964, p. 27.

KOHLER

t'offre
TOUS LES HÉROS
DU FILM TÉLÉ
LES INDIENS

Veux-tu avoir chez toi les amis MATO, PANKO, TANKA, et aussi WARAPA et d'autres Indiens des tribus Tanks et Waraps, tous à cheval, en pleine action ? Le chocolat KOHLER te les offre : ce sont de magnifiques personnages en métal vernis "grand format" et en couleurs.

Comment faire pour les avoir ?

Tu l'as remarqué, sur chaque tablette de KOHLER il y a un dessin représentant 2 carrés de chocolat. Si tu nous envoies 5 de ces dessins (tu les auras donc découpés sur 5 tablettes) et 2 timbres à 0,25 F. (pour frais d'expédition), nous t'enverrons tout de suite la série de 5 héros que tu auras choisis. Si tu nous envoies 10 découpages et 4 timbres, tu recevras les 2 séries de ton choix. Si tu nous envoies 15 découpages et 6 timbres, tu recevras les 3 séries.

Voici les 3 séries :

SÉRIE N° 1 MATO (sans armes) WARY PANKO 1 Indien Tanka 1 Indien Warapa	SÉRIE N° 2 MATO (au combat) WARAPA 2 Indiens Tanka 1 Indien Warapa	SÉRIE N° 3 TANKA WACOMO 1 Indien Tanka 2 Indiens Warapa
--	---	--

Si tu nous envoies une lettre, écris bien lisiblement ton nom et ton adresse, et la série que tu choisis. Mais, si tu veux, tu peux nous envoyer le bon de commande ci-dessous.

BON DE COMMANDE A DÉCOUPER
à envoyer à : SOPAD - B.P. n° 49 NANTERRE (Seine)

NOM
adresse
âge

Je désire recevoir

LA SÉRIE N° 1 <input type="checkbox"/>
LA SÉRIE N° 2 <input type="checkbox"/>
LA SÉRIE N° 3 <input type="checkbox"/>

(mettre une croix en face de la série choisie)

Fig. 16 – Réclame au chocolat Kohler qui offrait des figurines avec les héros du film «Les Indiens», en „Vaillant” no.1017/ 20 Novembre 1964.

joue au camp indien! LE CHOCOLAT **KOHLER** t'offre

LE DECOR
du film télé
LES INDIENS

C'est un magnifique décor de carton, tout en couleurs ; tu le monteras toi-même avec les héros du film.

Fig. 17 – Réclame au chocolat Kohler qui offrait des figurines avec les héros du film «Les Indiens», en „Vaillant” no. 1030/7 Février 1965.

Plus encore, en 1964, en automne, la rédaction de *L'Humanité*, dont appartenait *Vaillant* aussi, avait organisé, les jours de 5-6 septembre, à Courneuve, près de Paris, une petite ville du Far West qui s'appelait «Pif-City» et où les enfants pouvaient expérimenter, sur le vif, tout ce qu'ils avaient jamais vu dans la revue: „Rodéo, saloon, bivouac indien, repas à la cowboy, chevauchées fantastiques, ambiance Far West, diligences, grâce à Pif-City animé par l'Union des Vaillants et Vaillantes enfin le Far West à la porte de Paris”⁶ (Fig. 18). Des miniatures montraient l'aspect de cette petite ville qui attirait tout enfant. Escompté comme un succès, dans l'intervalle 29 octobre-12 novembre, au Salon de l'Enfance du Parc des Expositions de la Porte de Versailles, on annonçait dans les pages de la revue, avec beaucoup d'emphase: „Vous trouverez l'ambiance Far West au Stand des éditions Vaillant”⁷. (Fig. 19) Quelques mois après, au printemps de 1965, on a organisé un autre événement, *Fête des gamins de France*, entre le 24 et 25 avril, à Montreuil, à l'occasion de l'anniversaire de 20 ans depuis la fondation de la revue⁸. Dans le comité de soutien il y avait des noms sonores de la chanson, tel que Richard Anthony et Michel Legrand, de l'écran, comme Annie Cordy, de la presse sportive, Maurice Vidal, des explorations, Alain Bombard et Haroun Tazieff, etc. On y élevait aussi un Pif-City, où il y avait un Pif-Saloon dont les clients étaient divertis par l'orchestre de cowboys *Les Westerners*; tout près, un rodéo texan et un manège pour ceux désireux d'apprendre monter à cheval, tandis que dans le village indien on pouvait fumer la pipe de la paix en compagnie de Mato et Wany, les héros de la série télé *Les Indiens*⁹. De telles histoires agitaient l'imagination d'un garçon de 12-13 ans qui ne voulait rien de plus que y arriver pour se sentir dans le véritable Ouest. Et comme cela n'était point possible, j'ai décidé de procurer mon propre Ouest, le construire tout seul et, par son intermède, perpétuer mes rêves et composer mes propres histoires. C'est ainsi que sont nés plusieurs miniatures. Pendant plusieurs mois, j'ai

modelé en argile un fort de la zone des prairies, avec une palissade de souches et des tours, des entrepôts, une caserne, immeuble du commandant, un dépôt de munitions, des écuries et même une cellule aux barreaux pour la prison (Fig. 20, 21). Le tout était peuplé de soldats en miniature qui chevauchaient des chevaux aux dimensions appropriées, avec tout leur harnachement et armement, conformes aux règles. Des soldats, des officiers, (Fig. 22) des scouts de l'armée, des mexicains, des fermiers et des cowboys, tous attentivement modelés, laissés sécher et, ensuite, colorés en tempéra dans les tonalités spécifiques aux vêtements de chacun. Le fort se trouvait sous le siège des indiens, tout comme pendant la guerre de la Voie de Bozeman, de 1866, lorsque Red Cloud avait obtenu une fameuse victoire contre les troupes fédérales. Les soldats se trouvaient à leurs postes, les armes préparées. Dans les embrasures, il y avait de petits canons à l'affût en argile, (Fig. 23) le tuyau fabriqué de la mine métallique de boule-pointpen qui, au besoin, rempli du phosphore des allumettes et, une flamme en dessous, produisait un petit grondement. Pour que tout soit plus véridique, j'avais modelé un soldat au bras articulé, monté sur un axe en fil de fer. C'était le serveur d'artillerie qui tenait à la main, à la place d'une mèche, une allumette plus longue que lui que j'allumais et, par l'inclinaison du bras, il pouvait mettre le feu à un tampon imbibé en alcool médicinal, placé dans un petit récipient en étain sous le canon. Quelques secondes plus tard, lorsque le canon était suffisamment réchauffé, la charge de phosphore explosait avec une petite détonation. Il y avait sans doute des accidents, lorsque, à cause de la charge mal calculée et excessive, pour une détonation plus sérieuse, l'explosion transformait l'affût en miettes. Mais de tels accidents ne me démoralisaient pas, car je pouvais aisément construire d'autres canons. Même dans l'armée réelle il y a de nombreux cas où le tuyau de la pièce d'artillerie fait explosion! Le fort a été mis sur une petite table, obtenue de ma trop raisonnable maman, à la suite de mes longues prières.

Une autre table, circulaire, fut ensuite occupée par un village indien pour lequel je me suis inspiré autant des pages de *Vaillant* que des mises à l'écran des romans de Karl May avec Winnetou (Fig. 24). A l'époque, je n'avais pas encore une documentation suffisante pour former une communauté unitaire des Grandes Prairies, donc, tout comme dans les films allemands mentionnés, mis en scène d'habitude par Harald Reinl et dominés par une scénographie défectueuse, totalement incorrecte, dans mon village il y avait des tepees et les femmes travaillaient les peaux des bisons chassés par leurs époux, pas trop loin, mais il y avait aussi des colonnes totem comme chez les nations de la Côte Nord-Ouest d'Amérique, et un petit lac (peint sur un petit morceau de

verre) sur lequel flottaient des canoës en écorche de bouleau spécifiques pour la zone des Forêts du Nord-Est. Si le fort a résisté dans le temps et il existe aujourd'hui encore, le village indien a souffert les conséquences du tremblement de terre de 1977, lorsque quelques rayons chargés de livres l'ont écrasé en lui tombant dessus. Les restes sont pareils à ceux laissés par l'attaque de 1868 du général George Armstrong Custer sur le village des indiens Cheyenne de Washita Creek. J'avais l'intention de le restaurer, mais... ma fébrile activité de recherche, à laquelle je me suis consacré depuis lors, jusqu'à présent, m'en a empêché. Après la retraite, peut-être...

Avez-vous déjà vu une ville du Far West ? Non !
Les 5 et 6 septembre,
vous pourrez en visiter une
comme au bon vieux temps des cow-boys !



CAR
 ● Après le Tour de France et les grandes classiques cyclistes... ● Après les Foires de Paris, Marseille, Montet, Lyon, Toulouse, Bordeaux, le Salon de l'Enfance de Paris, de Lille... ● Après les colonies de vacances, les concours de plages...

« VAILLANT » SERA
A LA GRANDE FÊTE DE LA COURNEUVE (SEINE)
 organisée par « l'Humanité »
ET PRÉSENTERA

PIF-CITY

RODEO
SALOON
BIVOUAC INDIEN
REPAS A LA COW-BOY

CHEVAUCHÉES
FANTASTIQUES
AMBIANCE
FAR WEST
DILIGENCES

GRACE A PIF-CITY ANIMÉE PAR L'UNION DES VAILLANTS ET VAILLANTES
ENFIN LE FAR WEST A LA PORTE DE PARIS !

Fig. 18 – Réclame pour Pif-City, in „Vaillant” no. 1007/ 30 Aout 1964.



Fig. 19 – *Au Salon d'enfance ambiance Far-West*, in „Vaillant” no. 1016/1 Novembre 1964.



Fig. 20 – *La maquette d'un fort des prairies nordiques*, terre glaise, allumettes, fil, tempera.



Fig. 21 – L'entrée principale dans le fort, terre glaise, allumettes, fil, tempera.



Fig. 22 – Le commandant du fort reçoit le rapport d'un subordonné, terre glaise, tempera.

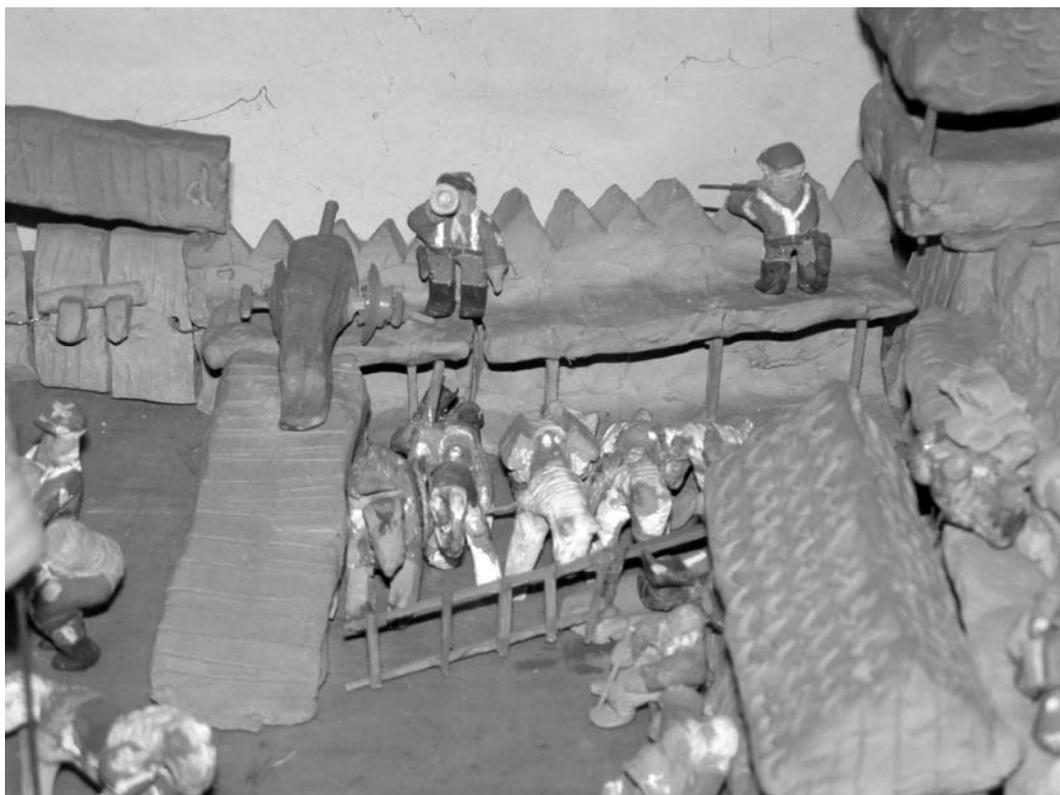


Fig. 23 – L'étable et la palissade du fort avec le trompettiste qui sonne l'alarme, terre glaise, tempera.



Fig. 24 – La maquette d'un village des indiens Lakota des Grandes Prairies, terre glaise, toile, allumettes.

J'avais également construit une petite ville des mêmes lieux lointains. J'avais procuré la fourniture pour tailler les façades et les toits. Dans ce *boom town*, il y avait : general store, saloon au rez-de-chaussée et l'étage où il y avait des chambres à louer, un bureau de recrutement pour l'armée, le bureau du sheriff avec une cellule en pierre, aux fenêtres aux barreaux, l'office postal avec une station pour la diligence où s'arrêtait vraiment un petit véhicule, minutieusement confectionné d'allumettes. Les intérieurs étaient peints et meublés. Le mur du derrière s'ouvrait pour faire voir ce qui se passe dedans, où il y avait des personnages pareils à ceux vus dans les films ou dans ma principale source d'inspiration, *Vaillant* et *Le Journal de Pif*. A cette époque-là, la rédaction préférait les sujets de l'Ouest et, sauf les bandes dessinées „sérieuses” ou rigolos, il y avait aussi des nouvelles d'une page et demi, signées pour la plupart par Roger Lecureux et, parfois, par d'autres, toujours joliment illustrées sur une page entière, soit par Jean Marcellin, soit par Noiguet, Guy Michel ou le groupe de graphique travaillant pour l'Agence Intergraphic¹⁰.

J'y trouvais de nombreux modèles de vêtements, de physionomies, d'armes et d'intérieurs que je pouvais adapter à mes maquettes.

Les connaissances sur l'Ouest et les indiens obtenues à cet âge-là de *Vaillant*, corroborées avec les films western et, ultérieurement, avec les lectures de spécialité, qui, après 1971, lorsqu'on a ouvert la Bibliothèque Américaine, se sont élargies et ont eu comme résultat le volume *Triste histoire de la prairie*¹¹, mon premier ouvrage scientifique d'ampleur, publié à une grande distance par rapport à la date de son élaboration, par des raisons faciles à comprendre pendant le communisme.

Ultérieurement, *Vaillant* est disparu comme entité indépendante et il n'est resté que l'entête d'une nouvelle publication, *Vaillant. Le Journal de Pif*, devenue après quelques années encore, en 1969, *Pif-Gadget*, une revue en plus petit format,

mais tout aussi substantielle dans son contenu et avec des dessins tout aussi beaux. On pouvait s'y abonner, ce qui assurait son envoi hebdomadaire dans des conditions assez bonnes. Mais c'était une véritable aventure en soi de faire cet abonnement car, par des raisons diverses, les fonctionnaires de la poste tenaient secrète la date lorsqu'on peut commencer s'abonner, donc, dès le début du mois de décembre, ma mère faisait chaque jour des courses à l'office postal pour s'intéresser. Soit, elle devait insister, soit elle offrait une petite tablette de chocolat *Rom* à la fonctionnaire pour la gagner de sa part. Finalement, elle rentrait avec l'abonnement tellement désiré, abonnement que j'ai eu jusqu'en 1971-1972, pendant ma première année de faculté (lorsque je le partageais avec un collègue, tout aussi passionné par la lecture de cette revue). Ultérieurement, j'ai appris qu'on imprimait cette revue chez nous, à la Casa Scânteii, parce que *Pif* était une publication du périodique communiste *L'Humanité* qui avait une diffusion constante chez nous, surtout aux réceptions des grands hôtels. Mais je l'ai appris assez tard, lorsque j'ai vu qu'au marché, certains paysans couvrait le kilo de cerises ou de fromage dans les pages rebutées de la revue, probablement procurées d'un typographe aux gros besoins familiaux, qui volait les feuilles couvertes d'encre ou aux couleurs inappropriées et les vendait aux marchands du Marché Matache ou Obor.

Cette nouvelle variante de l'hebdomadaire avait encore une composante qui la rendait plus attractive : celle d'un joujou-surprise attaché à la revue. Ce joujou était lié, pour la plupart des cas, à la thématique d'une des histoires : un casque de chevalier médiéval, en carton, pareil à celui du Prince Noir, une catapulte en miniature, en plastique, identique à celles des légionnaires romains, une maquette d'avion biplan de la Première Guerre Mondiale dont on parlait dans les aventures de Corto Maltese, une petite caméra photographique espion, comme celle du Docteur Justice, une plume à écrire (avec une mine de boule-pointpen au bout)

employée par Fanfan La Tulipe, quelques graines mexicaines, etc. Beaucoup des bénéficiaires plaçaient ces objets dans des vitrines, à côté des bibelots en glace ou porcelaine des mères et des grand-mères. Le joujou était une raison d'envie entre les collègues de classe ou objet d'échange pour les paresseux qui payaient de ce gadget, pour qu'on leur souffle ou qu'on les laisse copier. Il y avait aussi des cas où le facteur, tenté par l'objet vu sous l'enveloppe transparente de la revue, décidait de l'offrir à son propre enfant, en frustrant ainsi l'abonné de sa joie hebdomadaire.

Dans la nouvelle publication, je me suis attaché à de nouveaux personnages, évidemment, toujours des figures de l'Ouest américain, comme Teddy Ted et Loup Noir. L'un des talentueux dessinateurs du genre réaliste, Jean Marcellin, avait également du goût pour la caricature. Il a ainsi réalisé quelques bandes dessinées avec deux personnages de l'Ouest, *Justicier Blanc*, un opposé du héros de film américain *Lonsom Ranger*, toujours masqué, lui aussi, mais, par rapport au modèle qu'il parodiait et qui s'habillait de noir, il était intégralement habillé de blanc et était accompagné par un camarade indien. Les chevaux des deux pouvaient parler, tout comme dans les contes roumains.

Même si *Pif-Gadget* a cessé de paraître en 1994, il n'est pas complètement disparu

de la mémoire. Au contraire. On assiste à un revival de la sympathie pour cette publication parmi ceux qui l'ont connue et aimée. En 2012, dans la Sala Dalles de notre capitale, on a ouvert l'exposition *Pif en Roumanie, un héros de l'Epoque d'Or*, organisée par l'Institut Français entre le 20 juin et le 22 juillet. Pendant les deux dernières décennies, plusieurs monographies consacrées aux bandes dessinées françaises et au phénomène Pif sont parues¹².

Jusqu'au grand tournant de 1989, pendant 30 années, Pif a été un trésor de culture et un moyen d'éducation – plastique, historique, scientifique, musicale, cinématographique et... morale – pour les jeunes roumains. Cette revue a représenté pour les enfants des pays socialistes l'ouverture vers l'Occident et même vers celui américain, vers le Far West, en modelant le goût et la personnalité de beaucoup de ceux qui, aujourd'hui, sont fiers d'appartenir aux "générations Pif". *Vaillant et Pif* sont la souche de ma passion pour l'Ouest américain, pour le film et la littérature western. J'ai traversé de long en large ces lieux lointains à la recherche des héros de mes rêves d'enfance – Kentucky, Oklahoma, Montana, Wyoming, Oregon, Idaho, Washington, Colorado, Nevada, Arizona et New Mexico, Texas – et je me considère *Forever Indian ! And trapper, and weath-ered soldier, and gunman. All in one.*

Notes

¹ Sachem au Scalp Blanc, *L'Aventure Indienne*, in *Vaillant*, no.1022/13 Décembre 1964, p.8.

² *Vaillant*, no. 1017/7 Novembre 1964, p. 2 : „Christian Szalenic, de Pontoise (Seine et Oise) Je voudrais, mon vieux Pif, que tu me dises comment s'appelle John Wayne sur son vrai nom ; j'aime beaucoup ses films lorsqu'il y a des peaux-rouges... Pourquoi, dans le numéro spécial de *Vaillant* il n'y a rien de Sachem au Scalp Blanc ? Vous n'avez pas eu le courage de le déranger du Conseil des Vieux... Dommage". Et la réponse de la rédaction, sans les détails sur John Wayne : (...) C'est vrai que nous ne voulions pas déranger Sachem au Scalp Blanc pour le numéro spécial 1000. Il fumait sa pipe, penseur... Il a longuement réfléchi et, très mature, il a cherché parmi ses souvenirs et par son inépuisable mémoire tandis qu'il allumait sa pipe. Mais je crois que tous ceux qui s'intéressent à la question indienne, vous allez être dans peu de temps satisfaits par les fruits de

cette longue attente... Je sens dans la fumée de la pipe qu'il me dit, sur la parole de Pif, que le sachem vous prépare l'une de ses surprises dignes d'une si longue attente !".

³ René Thévenin, Paul Coze, *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges*, Payot, Paris, 1928.

⁴ Claude Sinval,...*Sur votre écran : Les Indiens*, in *Vaillant*, no. 1010/20 Septembre 1964, p. 24-27, 47.

⁵ *Vaillant*, no. 1017/20 Novembre 1964 ; no.1030/7Février 1965.

⁶ Idem, no. 1007/30 Août 1964, p.10.

⁷ Idem, no. 1015/25 Octobre 1964 ; no. 1016/1 er Novembre 1964, p.47.

⁸ *Vaillant. Le Journal de Pif*, no. 1039/11 Avril 1965, p.7, 36, 47.

⁹ Idem, no. 1041/25 Avril 1965, p. 36.

¹⁰ Jean Ollivier, *Dan le Judge*, in *Vaillant*, no. 1012/4 Octobre 1964, p. 42-43, 47 ; Roger Lecureux,

Charlie Malchance, in *Vaillant*, no.1014/18 Octobre 1964, p.42-43 ; Idem, *Le renard des neiges*, in *Vaillant*, 1015/25 Octobre 1964, p.42-43, 47 ; Jean Saluste, *Un mexicain est mort* in *Vaillant*, no.1026/10 Janvier 1965, p. 42-43 ; Roger Lecureux, *Frontier John*, in *Vaillant*, no. 1030/7 Février 1965, p.42-43 ; Idem, *L'obsession du sheriff Coogan*, in *Vaillant*, no.1032/21 Février 1965, p. 42-43, 44-45 ; Idem, *La marque du double U*, in *Vaillant*, no.1033/28 Février 1965, p. 42-43, 47 ; Idem, *L'homme qui revenait de l'Enfer*, in *Vaillant*, no.1036/21 Mars 1965, p.42-43, 47 ; C. de Neubourg,

Les yeux phosphorescents, in *Vaillant*, no.1037/28 Mars 1965, p. 41-42.

¹¹ Adrian-Silvan Ionescu, *Trista istorie a preeriei*, Bucuresti, 1998.

¹² David Alexandre, *Mon camarade*, Paris, 1997 ; Hervé Cultru, *Vaillant, 1942-1969 : la véritable histoire d'un journal mythique*, Paris 2003 ; Patrick Gaumer, *Dictionnaire mondial de la BD*, Larousse, Paris 2010 ; Richard Medioni (ed.), *Période Rouge*, Paris 2009-2010 ; Idem, *Mon camarade, Vaillant, Pif – L'histoire complète 1901-1994*, Paris, 2012.

